

## **Mythologie des routes de la soie.**

En l'an 97 de notre ère, dans un port de la Grand Mer (cette expression chinoise peut désigner la Méditerranée, la mer Rouge ou le golfe Arabe), un voyageur attire tous les regards. Son costume, sa mine, ses yeux étirés, sa peau trop claire, son poil noir et raide, tout en lui retient l'attention, son nom même surprend ; il s'appelle Gan Ying et prétend s'embarquer pour Rome. Le pouvoir parthe s'inquiète de ce chinois qui veut établir des liens directs avec les romains, ces excellents clients, avides de soie et produits exotiques. Les Parthes protègent leur rôle d'intermédiaires commerciaux entre les extrémités de l'Eurasie. Ils n'hésitent pas à inventer toutes sortes d'histoires pour décourager l'ambassadeur et lui exagérer les périls du voyage.

La chronique chinoise raconte : "Les capitaines des navires, à la frontière orientale du Ngan-si (la Perse) lui dirent que la mer était extrêmement étendue et que pour effectuer le voyage aller et retour, il fallait trois mois avec vent favorable, et, si le vent était faible, deux ans environ. Ce pourquoi ceux qui s'embarquaient sur la mer prenaient des provisions de grain pour trois ans. Au long de la navigation, on est pris d'une nostalgie de plus en plus violente, et il n'est pas rare que l'on en meure. En entendant cela Gan Ying renonça à sa résolution." Il rebrousse chemin, parcourt des milliers de kilomètres, retransverse l'Iran, l'Asie Centrale, les steppes, les montagnes et les déserts et retourne à l'abri de la Grande Muraille. Avec l'échec de cette mission, la Chine renonce pour longtemps à découvrir l'Occident. Gan Ying est un des premiers à pousser si loin, sur ce que l'explorateur allemand du XIX<sup>e</sup> siècle, le baron Ferdinand von Richthoffen baptisera la Route de la Soie. L'expression désigne d'abord les

<http://huyghe.fr>

pistes caravanières qui traversent l'Asie centrale de Xian à Kashgar, puis toutes les voies du négoce entre le monde méditerranéen et l'Extrême Orient, y compris les routes maritimes. De la mer Rouge à la mer de Chine, elles sont, selon les époques les substituts, les compléments ou les concurrentes des routes terrestres.

L'histoire de Gan Ying illustre le plus grand paradoxe de ces routes de la soie. D'une part y circulent les richesses les plus rares et avec elles nombre de connaissances et d'influences culturelles. D'autre part, les hommes s'ignorent, et s'inventent sans se connaître. A Rome on dit les Chinois de très grande taille, aux yeux bleus et aux cheveux rouges. Les Chinois au contraire se plaisent à imaginer les Romains tout à fait comparables aux habitants de l'Empire du Milieu. Pareilles fables vont se perpétuer des siècles. Les Chinois appellent Rome le Da Qin (la grande Chine), tandis que, de leur côté les Romains rêvent du Pays des Sères, le peuple qui fabrique la soie. En dépit des relations commerciales qui s'intensifient, il faudra pratiquement attendre le XIII<sup>e</sup> siècle, avec le temps des Mongols, pour que les mondes européen et chinois commencent à se connaître. Et ce n'est qu'au temps des missions jésuites en Chine, au XVI<sup>e</sup> siècle que les Européens acquerront des connaissances géographiques et historiques acceptables sur la Chine et qu'en retour celle-ci commencera vraiment à soupçonner à quoi ressemble le monde occidental.

Pareille ignorance s'explique par les difficultés, les périls et la longueur du voyage, les lacunes ou erreurs géographiques ou encore, par l'action des intermédiaires qui, par la force ou la ruse, interdissent longtemps tout contact direct entre l'Occident et la Chine. Et cela bien que les traces d'échanges remontent à la haute antiquité.

Un roman chinois du début de notre ère rapporte la légendaire rencontre de l'Empereur Mu avec la Reine de Saba, il y a quelque trois mille ans. Ne trouve-t-on pas de la soie dans des sépulcres princiers du Bade Wurtemberg, six siècles avant J.C. ? N'y en a-t-il pas eu aussi pour accompagner une momie égyptienne dans l'au-delà ? Comme s'il y avait eu un âge d'or très ancien, une époque où aurait existé des contacts d'un bout du continent à l'autre, entre toutes les grandes civilisations que ce soit celles de l'Indus, de la Mésopotamie, de la Chine antique. Ces voies, les routes du lapis-lazzuli, pierre qui vient des plateaux afghans, sont aussi celles des premières vagues migratoires, Scythes, Indo-européens, etc..... c'est une histoire vieille de plusieurs dizaines de siècles, ou plutôt une préhistoire des routes de la soie.

<http://huyghe.fr>

Celles-ci appartiennent, en effet , à une période bien mieux connue de la grande aventure que constituent les contacts entre Orient et Occident. Alexandre roi de Macédoine est le pionnier de cette épopée. En 333 avant notre ère, le jeune monarque part à la conquête de la Perse. Ses Grecs vont jusqu'en Asie Centrale aux frontières du monde connu, entrent en contact avec des peuples mystérieux, fondent des villes et royaumes jusqu'au Syr-Daria et touchent à l'Indus. Mais, plus encore, c'est Alexandre lui-même qui devient un mythe. Grâce à lui, peuples et civilisations se rencontrent. Dans chaque caravansérail, dans toutes les tavernes des ports de la soie se raconte son histoire ; des lettrés s'en mêlent, transcrivent, traduisent, et Qu'est-ce qu'un secret ? Une information rare et réservée à un petit nombre, un savoir dissimulé, souvent source d'un pouvoir, toujours l'origine d'une fascination. Nous imaginons sans peine quelle valeur ont les secrets militaires ou industriels contemporains et nous savons de quels luttes ils font l'objet. Mais nous oublions facilement que les matières et les objets les plus familiers, le papier, le miroir, la porcelaine, etc. ont longtemps, parfois des siècles, été porteurs de mystères, celui de leur origine, de leur fabrication, de leur utilisation. Tout cela accompagné de légendes à la mesure du mystère qui les entourait

2700 ans avant Jésus Christ, nous dit une de ces légendes, une princesse chinoise saisit distraitemment un cocon accroché à un mûrier des jardins impériaux, un peu plus tard, par hasard, elle le fait tomber dans du thé bouillant. Elle déroule un fil interminable qu'elle imagine de faire tisser: elle vient de découvrir la soie.

Au XII<sup>e</sup> siècle, le roi normand Roger II créera en Sicile une véritable industrie de sériciculture ; un siècle plus tard, les tisserands s'installeront en Italie et en Espagne, en attendant la France et l'Angleterre : l'Europe saura enfin fabriquer le merveilleux tissu. Le plus long secret de l'histoire aura été gardé près de quatre millénaires.

Tout au long de son cheminement dans le temps et dans l'espace, le fil de soie provoque bouleversements et convoitises.

Pour une très large part, l'exceptionnelle durée du secret tient à la volonté délibérée des empereurs chinois, toutes dynasties confondues. En restreignant l'exportation de soie, puis en édictant la peine de mort contre quiconque oserait faire franchir les frontières à un seul oeuf ou cocon de vers à soie, les Fils du Ciel parvinrent à conserver à la Chine le quasi-monopole de la sériciculture jusqu'au cinquième siècle de notre ère environ. Pour parvenir à ce résultat, il fallut sans doute une terrible discipline et un système de surveillance sans faille car la sériciculture occupait des milliers de gens et les plantations de mûriers couvraient des milliers d'hectares. Mais l'enjeu de ce secret d'État était énorme : bien au-delà de son utilité première, tisser les vêtements, ou de ses usages dérivés, tel celui de support de l'écriture, la soie était tout bonnement une unité

<http://huyghe.fr>

monétaire. Rare, inimitable, issue d'une source que pouvaient contrôler les autorités, de qualité relativement constante, facile à stocker, à diviser et à dénombrer, la soie présente en effet toutes les qualités d'une unité d'échange commode. A certaines époques, en Chine, les impôts se paient en rouleaux de soie, comme le salaire des fonctionnaires ; la somptuosité des cadeaux impériaux, se mesure à la même aune, comme la dot des princesses ou des aristocrates. Pour la Chine, laisser fuir une chose (un cocon de vers à soie) et une information (toute la technique d'élevage) équivalait à une catastrophe. Elle équivaldrait, pour un État moderne à perdre sa planche à billets et à laisser divulguer la formule chimique de son papier-monnaie. La soie et la souveraineté étaient intimement liées. Ce n'est pas par hasard que, tout au long de l'Antiquité, la Chine fut connue comme le pays des Sères, c'est à dire de la soie.

C'est du reste pour une raison géopolitique grave que la soie franchit vraiment la Grande Muraille. Au second siècle avant notre ère, les empereurs Han assiégés par des barbares nomades ancêtres des Huns ont besoin d'alliés et de chevaux ; pour acheter les deux, la Chine doit donner ce qu'elle a de plus précieux, la soie, et prendre une décision aux conséquences incalculables : s'ouvrir au commerce et au monde extérieur. ainsi naît la fameuse Route de la soie. Par le relais des caravanes traversant l'Asie centrale ou des navires contournant le sous-continent indien, la soie et bien d'autres marchandises circulent d'une extrémité à l'autre de l'Eurasie. Vers le début de notre ère, un commerçant indien sait évaluer la valeur d'un ballot de soie en sesterces romains, et, à Rome même, l'empereur s'inquiète de la perte que provoque l'importation de soie : à certaines époques, elle s'échange exactement contre son poids en or et le Trésor romain s'épuise. Mais, des élevages de mûriers à sa destination finale, la soie suit un si long chemin, passe par tant d'intermédiaires et de frontières, est si protégée et entourée de tant de légendes et de périls que, sur les bords de la Méditerranée, nul ne sait que le fil est produit par le cocon des papillons. On ignore à plus forte raison comment le traiter : les mieux informés disent que la soie "pousse sur les arbres" ; l'Europe ignore même qui sont ces fameux Sères et à quoi ils ressemblent. Il faut des mois, des années pour qu'un ballot franchisse le continent d'est en ouest, passant de mains en mains ; c'est assez pour que la vérité se perde en chemin.

On imagine donc avec quelle ardeur fut recherché le secret. Nombre d'aventures dignes de nos modernes romans d'espionnage marquèrent cette transmission; certaines sont conservées et embellies par la mémoire. Selon la plus célèbre, une princesse chinoise promise à un roi du Khotan ne put supporter l'idée de vivre dans un pays qui ignorait la façon de produire la soie : elle transporta un cocon dissimulé dans son chignon. Le secret filtra ainsi en Asie centrale au cinquième siècle après Jésus Christ. Une autre histoire raconte que, pendant la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle, l'empereur

<http://huyghe.fr>

byzantin Justinien utilisa comme agents secrets de mystérieux moines et qu'ils cachèrent les oeufs convoités dans leurs bâtons creux de pèlerins. Ainsi, Byzance qui avait développé toute une industrie de traitement de la soie grège eut enfin accès à la matière première sans avoir à l'importer de Chine ni à payer la rançon des intermédiaires perses. Les grands diffuseurs du fameux secret furent cependant, encore un siècle plus tard, les arabes : après avoir conquis la Perse, ils développèrent l'élevage de la soie autour de la Méditerranée. Cette fois, le cocon merveilleux s'est partout répandu, même s'il faut encore plusieurs autres centaines d'années aux européens pour maîtriser toutes les étapes qui, depuis l'élevage de vilaines chenilles accrochées aux branches du mûrier aboutit aux brocarts mêlés de fils d'or et d'argent qui revêtaient les princes de l'Église et du monde. Sans oublier tout ce que la soie évoque de fascination et de douceur.

Le pouvoir de la soie réside surtout dans sa nature ambiguë, à la fois solennelle et sensuelle. Elle sert à la glorification des dieux et des puissants et à l'ornement de la beauté, elle suscite tabous et interdits qui renforcent encore son mystère. Rien de ce qui touche à la soie n'est ordinaire : c'est l'autre face de son secret.

"Ne vous vêtez pas d'habits de soie ou de brocart ..celui-là seulement se revêt de soie qui n'a point part à la vie future." dit le Coran, il interdit aux hommes de se vêtir de ce tissu féminin, ce qui n'empêchera pas la soie d'être un des ornements les plus recherchés du monde islamique, elle est évoqué presque à chaque page des Mille et Une Nuits. Déjà les premiers évêques chrétiens avaient repris les condamnations des moralistes romains ; ils fulminaient contre ce tissu trop sensuel et trop transparent qui transforme les matrones en prostituées habiles à laisser deviner la forme de leur corps sans le dévoiler. Pourtant, la soie ne tardera pas à servir au culte, à l'ensevelissement des morts d'importance et deviendra le symbole par excellence de l'étiquette liturgique : la cappa sericea, le manteau de soie que revêt le prêtre pour les fêtes importantes a plus d'un millénaire. Au XVI<sup>e</sup> siècle, le concile de Trente se préoccupe le plus sérieusement du monde de l'usage canonique des différents vêtements liturgiques et régleme nte l'usage de la soie. Elle est interdite aux simples clercs jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle !

Si l'usage de la soie reflète la hiérarchie ecclésiastique, c'est surtout parce que le fil inconnu et somptueux est symbole de souveraineté, par excellence le tissu des rois et des empereurs. Certaines dynasties, notamment en Thaïlande s'en réservent l'usage exclusif. L'Empire chinois élabor a un système très subtil d'utilisation codée des différentes qualités et couleurs de soie. Elle est le cadeau de l'Empereur et sert à lui payer tribut; on ne peut mieux honorer un hôte ou un ambassadeur qu'en lui offrant publiquement une robe de soie, le rang d'un personnage se marque au nombre de ses soieries et à leur qualité.

<http://huyghe.fr>

Un marchand arabe du IX<sup>e</sup> siècle, un certain Soleiman, celui qui inspira peut-être le personnage du conte de Sindbad le marin, raconte que l'Empereur de Chine et sa cour étaient vêtus d'une soie d'une finesse incroyable mais interdite à toute exportation. Il ajoute cette anecdote : un jour un marchand arabe qui discutait avec un eunuque, haut fonctionnaire chinois, s'étonna de voir par transparence un grain de beauté sur sa poitrine. L'autre rit et lui montra alors qu'il portait non pas une mais cinq robes de soie superposées. Et les princes portaient une soie plus fine encore que les eunuques... C'est du moins ce que l'on se racontait à Bagdad où les califes rêvaient de la splendeur des soieries d'Extrême-Orient et voulaient rivaliser avec le Fils du Ciel par l'accumulation des épices, des bijoux et par le nombre des esclaves, trois autres marchandises qui circulaient avec la soie. Encore les voyageurs arabes ignoraient-ils les raffinements du code de la soie. Des traités entiers étaient consacrés à la couleur et à la qualité des robes réservées à chaque classe de mandarins : ainsi, une robe de pourpre était un honneur exceptionnel. Par contre, les nomades jürchets qui envahirent la Chine au XII<sup>e</sup> siècle avaient assimilé ces subtilités : lorsqu'ils voulurent humilier l'empereur Song vaincu, ils le firent habiller d'une robe de soie bleue, marque de servitude.

A Byzance, les Empereurs d'Orient ne prenaient pas moins au sérieux la symbolique de la soie : peine de mort pour qui osait fabriquer certaines variétés de pourpre réservées à la cour, châtiments terribles pour qui aurait tenté de débaucher ou faire fuir les ouvriers des ateliers impériaux, stricts contrôles douaniers... Du reste la soie n'était-elle pas cotée à un prix équivalent en esclaves et sa circulation strictement contrôlée ? La soie impériale surveillée par cette terrible bureaucratie servait à payer les serviteurs de l'État, à remplir ses caisses, mais aussi à doter les monastères, à glorifier Dieu et l'Empire grâce au plus désirable des ornements.

Il a fallu plusieurs millénaires pour venir à bout de ces mystères, plus encore pour que la soie perde ses connotations magiques. Il a fallu en particulier la production en masse, la révolution industrielle qui évoque toutes les images des canuts se révoltant contre les métiers à filer, la banalisation du tissu merveilleux et du commerce exotique. Il a fallu que le bas de soie de la coquette remplace dans notre imaginaire les tuniques des houris du paradis d'Allah, les saris des Indes fabuleuses ou le tissu de l'inaccessible pays des Sères où les princesses jouent distraitemment sous les mûriers. On enjolive le *Roman d'Alexandre*, un manuscrit apparu à Alexandrie d'Égypte au III<sup>e</sup> ap. J.C. et qui lui prête toutes sortes de voyages merveilleux. La légende se redit dans toutes les langues des routes de la soie, et même en Thaï ou en Sogdien. Alexandre est aussi un héros de l'islam : une sourate du Coran lui est consacrée. C'est au Macédonien qu'est souvent attribuée la construction de la Grande Muraille ! Autour du personnage

<http://huyghe.fr>

d'Alexandre initiateur de voies millénaires naît ainsi un mythe qui circule à travers tout le continent.

Si son aventure symbolise le mouvement vers l'Est, il fallait un mouvement symétrique, celui de la première ouverture de la Chine vers l'Ouest, pour inaugurer vraiment les routes de la soie. Cette étape décisive se situe au II<sup>e</sup> siècle av. J.C. ; elle est provoquée par des incursions huniques en Chine du Nord. Pour combattre les barbares, l'Empereur Wou des Han envoie le Général Tchang Ki'en vers les Pamirs et le Ferghana chercher pour son armée des chevaux capables de rivaliser avec ceux des nomades. Le légendaire s'en mêle et l'empereur espère aussi que son envoyé lui ramènera des "chevaux célestes" nés de la jument et du dragon et qui, le plus tard possible, emmèneront l'âme impériale au paradis des immortels.

Tchang -Ki'en part en 139 av. J.C., au moment où disparaissent les derniers royaumes hellénistiques d'Asie et son expédition va durer treize ans. Peu après son départ, alors qu'il traverse les lignes ennemies, des Huns le font prisonnier. Au lieu de le décapiter selon la coutume, ils le marient plus ou moins de force à une princesse locale. Mais, malgré cela, au bout de dix ans Tchang Ki'en s'évade, emmène femme et enfants et reprend sa mission. Après avoir atteint le Ferghana et Samarcande, et trouvé les chevaux, il rentre en Chine où l'empereur lui accorde le titre bien mérité de "Grand Voyageur". De cette expédition ne sont revenus que Tchang Ki'en et un de ses lieutenants; mais, grâce à eux, la route des échanges avec les peuples de l'Ouest est désormais ouverte. Pour gagner des alliés, ou acheter des chevaux, les Chinois vont exporter de la soie dont ils ont encore le monopole.

Par les caravanes qui traversent l'Asie, la soie parvient à Rome au tout début de l'ère chrétienne.

Telles sont les origines du grand réseau qui unit l'Extrême Orient à l'Extrême Occident. Marchands, conquérants, moines, héros et aventuriers, célèbres ou humbles, du Pacifique à la Méditerranée et même au delà, écrivent sans le savoir une histoire commune à tous les peuples de l'Eurasie. Ils ont transporté non seulement les biens matériels, les richesses les plus rares et les plus précieuses, mais tout autant les mythes, les valeurs, les dieux. Les ballots des caravanes et les cales des navires ne contiennent pas que de la soie, des épices, des porcelaines, mais aussi des hommes qui rêvent le lointain, partent et reviennent riches de légendes exotiques. Le voyage, que ce soit celui des idées, des matières ou des hommes, s'effectue le plus souvent par étapes. On s'arrête, on passe le

<http://huyghe.fr>

relais à un autre qui le transmet bien souvent transformé : rares furent ceux qui traversèrent l'Eurasie de bout en bout.

Les voies qui mènent de la Chine à l'Europe se faufilent entre steppes et déserts, empruntent gorges et défilés ; par mer il faut affronter moussons, tempêtes et pirates. Les événements politiques rendent souvent le périple incertain, à la merci d'une rupture provoquée par une guerre, des désordres, ou des conditions douanières exorbitantes. Le voyage dure plusieurs années ; bref, toutes les conditions sont réunies pour faire des routes de la soie des itinéraires où la difficulté et le mystère sont à la mesure du prix du tissu.

Ce prix est aussi la rançon du plus long secret de l'histoire : avant que l'Europe sache fabriquer de la soie, il faut attendre le XII<sup>e</sup> siècle ap. J.C. Pour une très large part, l'exceptionnelle durée de ce secret tient à la volonté délibérée des empereurs chinois, toutes dynasties confondues. En restreignant l'exportation de soie, puis en édictant la peine de mort contre quiconque oserait faire franchir les frontières à un seul grain ou cocon de bombyx mori, le vers à soie, les Fils du Ciel parvinrent à conserver la quasi exclusivité de la sériciculture. Cela exigeait une terrible discipline et un système de surveillance sans faille car la sériciculture occupait des milliers de gens et les plantations de mûriers couvraient des milliers d'hectares. L'enjeu de ce secret d'État était énorme : bien au-delà de son utilité première, tisser les vêtements, ou de ses usages dérivés, tel celui de support de l'écriture, la soie était tout bonnement une unité monétaire. Rare, inimitable, issue d'une source que pouvaient contrôler les autorités, de qualité relativement constante, facile à stocker, à diviser et à dénombrer, la soie présente en effet toutes les qualités d'une unité d'échange commode. A certaines époques, en Chine, les impôts se paient en rouleaux de soie, comme le salaire des fonctionnaires; la somptuosité des cadeaux impériaux, se mesure à la même aune, comme la dot des princesses ou des aristocrates. Pour la Chine, laisser fuir un vers à soie et une information (toute la technique d'élevage) équivalait à une catastrophe. Ce serait comme si un État moderne perdait sa planche à billets et la formule chimique de son papier-monnaie. La soie et la souveraineté étaient intimement liées. Tout au long de l'Antiquité, la Chine fut connue comme le pays des Sères, c'est à dire de la soie (sera) : cette matière est symbole de luxe et de rareté par excellence.

Vers le début de notre ère, un commerçant indien sait évaluer la valeur d'un ballot de soie en sesterces romains, et, à Rome même, l'empereur s'inquiète de la perte de métaux rares provoquée par l'importation de soie : à certaines époques, elle s'échange exactement contre son poids en or ; du coup le Trésor romain

<http://huyghe.fr>

s'épuise. Mais, sur les bords de la Méditerranée, nul ne sait que le fil est produit par le cocon des papillons. On ignore à plus forte raison comment le traiter : les mieux informés disent que la soie "pousse sur les arbres". S'il faut des années pour qu'un ballot traverse le continent d'est en ouest, passant de mains en mains ; c'est assez pour que la vérité se perde en chemin.

On imagine donc avec quelle ardeur le secret fut recherché. Des aventures dignes de romans d'espionnage marquèrent cette quête ; certaines furent conservées et embellies par la mémoire. La plus célèbre veut qu'une princesse chinoise promise à un roi du Khotan n'ait pu supporter l'idée de vivre dans un pays où l'on ne saurait faire de la soie: elle emporta des graines dissimulés dans son chignon. C'est ainsi que le secret aurait filtré en Asie centrale au V<sup>e</sup> siècle ap.J.C.. Une autre histoire raconte que, pendant la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle, l'empereur byzantin Justinien utilisa comme espions des moines qu'il lança à la recherche du secret. Ils cachèrent les graines de bombyx dans leurs bâtons creux de pèlerins. Ainsi, Byzance qui avait déjà développé toute une industrie étatique du traitement de la soie eut enfin accès à la matière première sans avoir à l'importer ni à payer les intermédiaires perses. Les grands diffuseurs du fameux secret furent surtout, deux siècles plus tard, les Arabes qui, après avoir conquis la Perse, développèrent l'élevage de la soie autour de la Méditerranée. Mais il faut encore plusieurs autres siècles pour que les Européens maîtrisent toutes les étapes qui, depuis l'élevage de vilaines chenilles accrochées aux branches du mûrier aboutit aux brocarts mêlés de fils d'or et d'argent dignes des princes de l'Église et du monde. Au XII<sup>e</sup> siècle, le roi normand Roger II implante en Sicile la sériciculture; un siècle plus tard, les éleveurs s'installent en Italie et en Espagne, et enfin la France et l'Angleterre : l'Europe sait fabriquer le merveilleux tissu, industrie que les Chinois pratiquaient peut-être déjà au troisième millénaire avant notre ère !

Entre-temps, les fameuses routes sont devenues celles de toutes les richesses : pierres et métaux précieux, verres et céramiques, plantes médicinales et aromatiques (la voie maritime de la soie se confondant quasiment avec celle des épices).

Aujourd'hui , grâce à des vestiges épars, nous pouvons suivre les voyageurs qui, depuis l'antiquité, ont emprunté ces itinéraires. Il existe des objets témoins, telles les pièces romaines découvertes près de Madras. ou, au III<sup>e</sup> siècle, les lettres émouvantes de marchands et artisans sogdiens exilés à Canton et qui réclament de l'aide à leur parentèle restée à Samarcande, un courrier intercepté par les postes chinoises et enterré dans une tour de la Grande Muraille.

<http://huyghe.fr>

Il y a aussi et surtout des récits et mémoires. La chronique chinoise nous apprend l'existence d'une mission impériale envoyée en Inde en 58 ap. J.C. ; en 166, un envoyé de l'Empereur Antonin, (pourtant mort en 161) se présente à la cour de Chine. En fait, il s'agirait d'une fausse ambassade montée par un astucieux marchand : officiellement la Chine ne commerçait pas avec l'étranger mais l'empereur daignait échanger des cadeaux d'État à État ; cette fiction diplomatique perdure des siècles. Les Chinois envoient de la soie puis plus tard du papier ou encore des porcelaines, contre du verre, de l'argent, des épices et toujours contre ces merveilleux chevaux qui leur manquent tant.

Dans les textes latins, nous trouvons quelques notations souvent rédigées par des gens qui rapportent ce qu'ils ont entendu raconter ; ainsi Pline : "Les Sères sont célèbres par la laine de leur forêt. Ils détachent le duvet blanc des feuilles en l'arrosant d'eau, et ainsi les femmes accomplissent la double tâche de dévider les fils et de les retisser. C'est par un travail si compliqué qu'on obtient d'une contrée si lointaine ce qui permet à une dame de paraître en robe transparente".

La rareté de ces notes, souvent douteuses, reflète bien l'ignorance mutuelle de la Chine et de l'Occident. Il y avait nombre d'intermédiaires pour faire relais, mais aussi pour faire écran.

Outre la Perse qui est le grand empire central des routes de la soie, il existe d'autres peuples médiateurs. Ainsi en est-il des Kouchans, leur empire connaît son apogée au début de notre ère, son centre correspond à peu près à l'actuel Afghanistan : ils commercent avec la Chine comme avec les Parthes ou les Indiens, héritent de la culture hellénistique, sont bouddhistes ou zoroastriens. Les grandes religions vont vers l'est : le très antique zoroastrisme, le manichéisme, curieuse synthèse du zoroastrisme, du christianisme et même du bouddhisme, le nestorianisme, une hérésie chrétienne du V<sup>e</sup> siècle et le bouddhisme lui-même puisqu'il s'est diffusé d'Inde en Chine via l'Asie Centrale.

Tout change avec l'arrivée de l'Islam. En 732, un siècle après la mort de Mahomet, la bataille de Poitiers fixe les limites occidentales de l'expansion guerrière musulmane. A l'Est au delà du Syr-Daria, en battant les troupes chinoises sur la rivière Talas, en 751, les Arabes remportent leur victoire la plus orientale. Encore faut-il ajouter, qu'après la phase militaire de la conquête, le Coran se répandra partout où iront des marchands et marins arabes, jusqu'en Corée. Sur toutes les routes de la soie, la communauté islamique est présente, elle partage la même foi, la même culture et la même langue, formant un des

<http://huyghe.fr>

grands facteurs de l'unification de l'Eurasie. Dès le milieu du VIII<sup>e</sup> siècle, ce rôle de l'Islam se manifeste dans la splendeur de l'Empire abbasside qui s'étend de l'Espagne à la Transoxiane. Bagdad est le coeur d'une civilisation florissante éprise d'art et de connaissance ; la science et la philosophie grecques sont particulièrement appréciées : le successeur d'Haroun el Rachid, paie en or chaque page de texte hellénique traduite en arabe, au poids du manuscrit. En même temps que le centre d'un réseau continental caravanier, et, via son port de Bassora, la capitale des abbassides est le grand entrepôt des routes maritimes alors en pleine expansion .

Il n'en est pas de meilleure personnification que Sindbad le Marin qui, au cours de ses sept voyages, découvrir la Chine, la Corée, Ceylan, l'Indonésie et toutes les terres connues ou mystérieuses. Certes le personnage est légendaire, il apparaît à Bagdad dans un conte à la mode, probablement composé vers 835-840, mais il y a trop de ressemblances avec des récits authentiques de marchands, trop de détails exacts pour ne pas conclure que *Sindbad* est inspiré d'un personnage réel, peut-être un marchand omanais dont les aventures ont été embellies d'éléments féeriques, à moins que son histoire ne soit la synthèse de ces belles légendes et d'événements vécus par plusieurs marchands. Peu importe qu'un Sindbad unique ait existé ou non. Pour nous, il est le marin arabe par excellence qui de Bassora à la Chine et à la Corée a vaincu tous les périls, a croisé tous les dieux, tous les démons. Partout où il est allé, il a trouvé serrée autour d'un minaret une communauté fraternelle. Et quand Sindbad affabule, quand il décrit des animaux ou des événements extraordinaires, ils naissent non de son imagination mais de sa mémoire : ce sont les monstres et merveilles qui depuis l'antiquité peuple l'imaginaire des voyageurs. Sindbad le Marin affronte des cyclopes et des monstres cannibales tout droit sortis de l'Odyssée. Il décrit des curiosités naturelles presque dans les mêmes termes que Pline.

Le conte de Sindbad rapporte aussi des légendes déjà mentionnées au III<sup>e</sup> siècle de notre ère dans le *Roman d'Alexandre*, et que l'on retrouvera bien plus tard dans le récit de Marco Polo. Par exemple, ni le Grec, ni l'Arabe, ni le Vénitien ne doutent de l'existence de la Vallée des Serpents où l'on récolte les diamants d'une bien étrange manière. Au cours de son deuxième périple, peut-être à Ceylan, Sindbad est emporté par un oiseau gigantesque, le rokh des légendes arabes (un monstre qui est lui-même un avatar du griffon grec d'origine perse). Le marin est déposé dans une vallée où abondent les diamants, mais aussi les serpents "dont certains avaient la longueur d'un tronc de palmiers et un embonpoint digne de rivaliser avec un éléphant" nous dit le conte. Sindbad qui

<http://huyghe.fr>

se croit perdu, voit soudain tomber du ciel des quartiers de viande. Ils sont lancés par d'ingénieux marchands qui les utilisent pour récolter les gemmes sans affronter les reptiles : des aigles dressés récupèrent les charognes dans lesquelles se sont incrustés des éclats de diamants. Il suffit à Sindbad de s'accrocher aux serres d'un des rapaces pour être transporté en sécurité en même temps que la précieuse cargaison. C'est une légende qui a visiblement enchanté les voyageurs pendant au moins mille ans et qui devait inspirer les lettrés de Bagdad.

L'expansion de l'Islam et l'apogée des abbassides coïncident largement avec, à l'autre bout de l'Eurasie, une des dynasties les plus brillantes, les plus cosmopolites et les plus ouvertes de Chine, celle des Tang (618-907). Tous ces facteurs concourent à un prodigieux développement des échanges. La *Pax islamica* favorise tous les contacts et inaugure un véritable âge d'or des Routes de la soie.

De même, alors que nous avons tendance à imaginer le Moyen-Age comme une période de désordre et de repli, et à ne voir dans les invasions mongoles qu'un temps de barbarie, il y aura une *Pax mongolica* et un nouvel âge d'or. La rapidité de l'aventure mongole est spectaculaire : en 1206, un certain Temoudjin se proclame "Gengis khan" prend le commandement des tribus qui nomadisent au nord de la Grande Muraille. Il conquiert bientôt Pékin comme Samarcande ; ses successeurs parviennent sur les bords de l'Adriatique en 1241, s'emparent de Bagdad, prennent la Perse, atteignent le Tonkin comme la Lituanie, établissent un empire du Pacifique à la Méditerranée. Et le petit-fils de Gengis Khan, Koubilai (celui que servira Marco Polo) s'empare de la Chine méridionale pour fonder la dynastie des Yuan : les nomades sont maîtres du pays de la soie.

On sait que cette conquête se fait au galop des chevaux et s'accompagne de massacres sans nom. On sait moins combien les Mongols tolèrent toutes les religions, sont curieux de tout, assimilent les cultures des pays vaincus, se révèlent d'excellents administrateurs, soucieux de favoriser l'épanouissement des arts et du commerce. La sécurité qu'instaure ce grand empire unifié permet de nouveaux contacts. Les routes deviennent si sûres que, selon l'expression d'un historien turc, une vierge portant un plateau d'or aurait pu aller du Levant au Couchant sans risquer qu'on lui fasse violence. C'est l'époque des grands voyageurs médiévaux.

En 1245, à Lyon, un concile examine "les remèdes contre les Tartares", c'est à dire la question de savoir que faire pour empêcher les envahisseurs mongols de détruire la Chrétienté. A partir de là, le pape et le roi de France, Louis IX,

<http://huyghe.fr>

envoient des ambassades. Elles sont chargées d'une double mission : sonder les intentions de ces conquérants inconnus, les convertir à la vraie foi. Deux de ces missions sont restées particulièrement notables. La première est celle du Franciscain Jean de Plan Carpin qui parvient à Caracorum, capitale mongole, au moment de l'élection d'un nouveau Khan. Le moine persuadé que les Mongols sont des démons, s'en retourne porteur d'une lettre orgueilleuse du Khan qui exige la soumission du Saint Père. L'autre mission est celle du moine flamand Guillaume de Rubrouck envoyé par Louis IX, entre 1253 et 1255. Frère Guillaume va également jusqu'à Caracorum, mais, bien plus habile ambassadeur que son prédécesseur et bien meilleur observateur, en revient avec des messages mongols qui constituent une véritable ouverture diplomatique, et surtout avec une très riche moisson d'informations exactes . Parmi celles-ci, des nouvelles incroyables : les Mongols ne sont ni les monstres de Gog et Magog annoncés par la Bible comme on le disait, ni nécessairement les ennemis de la Chrétienté. Frère Guillaume a même retrouvé solidement implantés à la cour mongole des chrétiens nestoriens oubliés de Rome depuis plus de huit cent ans.

Du coup, certains iront jusqu'à envisager une grande alliance historique entre la Chrétienté et l'empire mongol pour écraser les Sarrasins. Le Khan Arghoun envoie un message à Philippe le Bel: "Roi de France, nous te proposons de partir en campagne le dernier mois d'hiver de l'année de la panthère (janvier 1291) et de camper devant Damas vers le 15 du premier mois du printemps (vers le 20 février 1291). Si tu envoies de ton côté des troupes à l'époque fixée nous reprendrons Jérusalem et te la donnerons..." . Nul n'ira à ce rendez-vous qui aurait pu changer la face du monde. Les relations diplomatiques entre Européens et Mongols n'auront guère de suites. Quand, avec le XIV<sup>e</sup> siècle, l'Empire mongol s'émiette entre khanats rivaux dont beaucoup se convertissent à l'islam, l'Europe se soucie de ses propres conflits.

L'univers mongol et chinois n'est donc pas un monde clos : on ignore généralement qu'il y eut des missionnaires catholiques en Chine dès le XIII<sup>e</sup> siècle et même un archevêché de Pékin. Il subsiste en Extrême-Orient de multiples indices de l'activité des Européens, des marchands italiens en particulier. L'un deux devient le symbole par excellence des explorations médiévales, de la route de la soie et de l'exotisme en général : Marco Polo.

Il n'est ni le seul ni le premier à avoir fréquenté la cour des Yuan, mais a le privilège d'y avoir vécu un quart de siècle. Déjà son oncle et son père, Maffeo et Nicolo Polo, avaient poussé une première expédition jusqu'à la cour Mongole, avaient gagné la confiance du Khan Koubilaï et s'en étaient retourné chargé d'un

<http://huyghe.fr>

courrier pour le Saint Siège. Lorsqu'ils rentrent à Venise, ils retrouvent Marco, un adolescent de 15 ans qu'ils décident d'emmener pour une seconde expédition, afin de lui apprendre le métier. Marco, vif et astucieux plaît beaucoup au Khan. Il le charge de différentes missions qui le mènent dans tout l'empire yuan et au-delà jusqu'en Inde, à Ceylan et en Indonésie. De fait, Marco Polo le marchand est devenu un fonctionnaire mongol ! C'est du reste à l'occasion d'une mission officielle, accompagner une princesse chinoise auprès de son fiancé le khan de Perse, que les trois Polo prennent la voie du retour par mer cette fois ; ils atteignent Venise en 1295.

L'histoire pourrait s'arrêter là, si au hasard d'une bataille, Marco Polo ne se retrouvait prisonnier des Génois, alors en guerre contre Venise. Enfermé jusqu'à la paix de 1298, Marco Polo rencontre dans sa geôle un certain Rustichello. C'est un écrivain pisan, spécialiste de romans de chevalerie et victime, lui, d'une guerre entre Gênes et Pise. Le Vénitien dicte ses souvenirs de voyage au Pisan qui les rédige en Français, la grande langue de communication de l'époque. Puisant dans ses souvenirs littéraires, il n'hésite pas à ajouter des éléments sensationnels de son cru. Le résultat s'appelle le *Devisement du monde*, un surprenant manuscrit qui mêle informations vraies et merveilleux tiré de l'imaginaire médiéval. Le livre sera recopié, colporté, traduit dans de multiples langues. C'est un des plus grands succès littéraires d'avant Gutenberg ; Christophe Colomb ne partait-il pas chercher Cipango le Japon fabuleux décrit dans le *Devisement* ? C'est pourquoi les Italiens aiment dire : "de son vivant Marco Polo a découvert la Chine, après sa mort l'Amérique".

En 1325, trente ans après le retour de Marco Polo, Ibn Batouta, surnommé "le voyageur de l'Islam", quitte Fez pour n'y retourner définitivement qu'en 1349. Ce rival du Vénitien parcourt tout le monde musulman jusqu'à l'Extrême-Orient. Ses aventures, de l'Égypte à l'Indonésie et la Chine et de la Russie au Mali font alterner les périodes de pratique religieuses (il visite plusieurs fois la Mecque et d'autres lieux saints) et les moments où il se met au service d'un protecteur comme le très cruel Sultan de Delhi, sorte de Néron oriental qui, un jour, fait déporter la population entière de sa capitale parce qu'il y circule des libelles qui l'irritent.

Le monde de l'Islam que décrit Ibn Batouta est très différent de celui du califat abbasside : les dynasties musulmanes d'Espagne, du Maghreb, d'Inde, les Mamelouks d'Égypte et les Khans de Perse, descendants des Mongols convertis n'obéissent plus à un pouvoir unique. De nouveau, la sécurité des routes de la soie est menacée. C'est le récit de toutes ces expériences qu'Ibn

<http://huyghe.fr>

Batouta dicte à son retour pour former un des grands classiques de la littérature arabe : *Le Cadeau fait aux observateurs traitant des curiosités offertes par les villes et des merveilles rencontrées dans les voyages*. Là encore il rivalise avec Marco Polo.

Le grand cycle historique des routes terrestres de la soie s'achève au XV<sup>e</sup> siècle, après une ultime tentative de restaurer par le fer et le feu un pouvoir au dimension de l'Islam, celle de Tamerlan. Il meurt 1405, au moment où lui qui se voulait le successeur de Gengis Khan et qui, de Samarcande sa capitale, avait étendu son pouvoir jusqu'à Bagdad, Hispahan et l'Indus, s'apprêtait à conquérir la Chine, toujours au nom d'Allah. Après son règne, il n'y a aura désormais plus de grand empire unifié des steppes au coeur des routes de la soie. Vers la même époque, la nouvelle dynastie chinoise de Ming décide de fermer l'Empire aux relations extérieures : la construction de bateaux hauturiers est punie de mort et les caravanes se font plus rares.

D'autres acteurs entrent en scène. Les Portugais lancent les grandes explorations. A la fin du XV<sup>e</sup> siècle, ils ouvrent la voie des Indes par le cap de Bonne de Espérance. Désormais les nouveaux découvreurs vont "faire des chrétiens et chercher des épices"; ils ouvrent le chemin de l'Extrême Orient aux missionnaires dont les fameux jésuites, aux soldats, aux marchands, puis aux compagnies européennes des Indes. Certes le négoce de la soie subsiste mais bien d'autres produits la supplantent; tout l'Ancien Monde qui est maintenant accessible et connu; le mythe des routes de la soie vient de mourir. Sauf pour le savants et les rêveurs.

Edith et François-Bernard Huyghe